

liams avait du sang de bohème dans les veines. Il se lia avec les plus mauvais garnements du quartier, et se fit renvoyer de l'école.

La pauvre tante écrivit à son frère une épître désolée. Celui-ci, qui gagnait péniblement, dans l'exercice de son rude métier, de quoi subvenir à l'entretien et à l'éducation du mioche, sentit se raviver dans son cœur la plaie mal cicatrisée qu'y avait laissée le souvenir de la morte.

Il songea que, si elle eût vécu, peut-être aurait-elle fait de son fils un homme de bien, un citoyen utile à son pays; tandis que, privé des caresses et des douces leçons d'une mère, l'enfant deviendrait sans doute un vagabond comme son père, un coureur de foires, un pas grand'chose, enfin !...

Quelques mois plus tard, nouvelle lettre de la tante. Le garnement avait disparu. Il s'était enfui pendant la nuit, en sautant par une fenêtre, et toutes les recherches faites pour retrouver ses traces étaient demeurées infructueuses.

Après avoir lu cette lettre, le lutteur ne pleura pas.

Il resta plusieurs heures immobile, assis dans un coin de sa baraque, les poings sur ses yeux, savourant l'amertume de sa douleur intime, de ce déchirement affreux des dernières fibres par lesquelles il tenait encore au seul être qui lui fût cher ici-bas.

Maintenant c'était fini ! Plus de femme, plus de fils !

Aussi, pourquoi se mêlait-il d'avoir un cœur comme les autres, lui, l'athlète des spectacles forains, lui, la bête brute, à qui il devait suffire d'avoir une encolure de taureau, des poulmons d'airain, des jarrets et des biceps à renouveler les exploits du lutteur antique, le fabuleux Milon de Crotoné ?

Étaient-elles donc faites pour lui, ces jouissances exquisées de l'amour partagé, près de la femme choisie, près de l'enfant qu'on étreint follement dans ses bras, qu'on fait sauter le soir sur ses genoux ?

La nature lui avait départi la force bestiale; mais l'avait-elle créé pour les joies délicates de la famille ? Son héritage d'os et de muscles ne lui suffisait-il pas, et de quoi s'avisait-il de vouloir être époux et père ?...

A partir de ce jour, sir Williams devint plus triste encore et plus taciturne. Il ne souffrit pas qu'on évoquât en sa présence le souvenir de son fils, qu'on prononçât même son nom.

\* \*

La foire touchait à sa fin.

Ce soir-là, une foule plus nombreuse que de coutume se pressait dans la baraque du lutteur. C'est que la séance devait fournir un attrait particulier. Un nouvel athlète avait planté sa tente sur la place de la Gare, juste en face de celle de sir Williams. Ce concurrent inattendu avait porté à son rival un défi solennel, aussitôt relevé, et le moment fixé pour une lutte épique était venu.

L'athlète contre lequel allait se mesurer sir Williams s'intitulait modestement : l'Hercule du Nord. Il paraissait environ vingt-six ans, tandis que sir Williams, bien que ne portant pas plus

de quarante ans, touchait en réalité à la cinquantaine.

Le spectacle débuta, comme d'habitude, par des exercices de trapèze. Puis Quinze-Côtes vint parader et faire des calembours. Les deux lutteurs parurent ensuite, et l'assistance, qui les attendait impatiemment, les accueillit par plusieurs salves d'applaudissements.

Les athlètes se tendirent la main qu'ils se serrèrent cordialement, puis, se baissant, ils ramassèrent une poignée de sable, s'en froterent les doigts, et la lutte commença.

L'Hercule du Nord avait noué ses bras autour des reins du Tombeur des Tombeurs, et celui-ci, le buste légèrement penché en avant, les veines du front gonflées et tendues comme les cordes d'un arc bandé, serrait les bras de son adversaire, un peu au dessus des coudes, pour lui faire lâcher prise et le jeter ensuite sur le dos.

Pendant quelques minutes, les combattants demeurèrent immobiles, fortement arc-boutés sur leurs jambes massives qui semblaient soudées au sol; étroitement enlacés, dans une attitude sculpturale—si bien qu'on eût dit deux statues taillées par le même ciseau dans le même bloc de marbre.

Les spectateurs haletants se taisaient. On eût entendu tomber une épingle. Parfois seulement une voix s'élevait, encourageant l'un des lutteurs, jetant une note brève d'enthousiasme au milieu du silence. Une émotion poignante serrait à la gorge les témoins de cet étrange duel.

Tout à coup sir Williams, d'un effort brusque, fit lâcher prise à son rival qui chancela. L'Hercule se sentit à son tour saisi à bras-le-corps, la poitrine serrée comme dans un étouffement.

Alors il scella au cou de son adversaire ses bras nerveux, se laissa fléchir une seconde en arrière, puis, par une feinte soudaine, se porta à gauche de tout son poids, pour faire perdre pied à sir Williams. Celui-ci, rompu à toutes les roueries des lutteurs, avait prévu la ruse.

Il se laissa tomber sur un genou, et, avant que l'Hercule eût eu le temps de se rallier après cette secousse, l'étreignit à la ceinture de ses bras d'acier, se releva brusquement, et, d'un suprême effort le fit plier comme un roseau sous sa masse énorme,—tandis qu'un frisson secouait la foule empoignée par l'étrangeté sauvage de cette lutte homérique, et que montait de toutes les bouches un tonnerre de bravos et de hurrahs, saluant l'athlète vainqueur.

Celui-ci s'était penché sur son rival, et lui tendait loyalement la main. Mais l'Hercule du Nord, étendu sur le dos, ne bougea pas.

Seulement, au moment où Williams étonné approchait davantage son visage du sien, les lèvres du vaincu s'entr'ouvrirent et laissèrent, comme dans un râle, échapper ces mots : " Je suis mort !... Vous m'avez brisé les reins !..."

\* \*

Lugubrement impressionnée par l'issue fatale du spectacle, la foule s'était peu à peu dispersée.

Quelques saltimbanques seulement entouraient le grabat où gisait le malheureux Hercule, l'épine dorsale brisée, son pâle visage éclairé à demi par la lueur tremblotante d'une chandelle. Le médecin venait de sortir, ne laissant nul espoir. C'était une affaire d'heures, tout au plus !

Le prêtre aussi était venu, apportant les consolations de son ministère au pauvre moribond.

Sir Williams, l'auteur involontaire du malheur, sanglotait au chevet du grabat, agenouillé, embrassant

L'ART DE SE REPOSER



Le médecin. — Vous travaillez trop, il vous faut un repos absolu.

Le malade. — Le travail m'est devenu une seconde nature ; je ne pourrais plus m'arrêter.

Le médecin. — Changez la nature de vos occupations ; entrez dans le service civil par exemple. Il vous faut du repos.

les mains de l'Hercule, implorant pour la centième fois son pardon.

Quelques instants après le départ du prêtre, le saltimbanque qui allait mourir fit signe au Tombeur qu'il voulait lui parler. Celui-ci colla son oreille à la bouche décolorée de l'Hercule : " Quand je serai mort, murmura le moribond, vous prendrez à mon cou une médaille attachée... à un petit... cordon... vous l'enverrez à ma bonne femme de tante..."

Dieu ! était-ce possible ? Sir Williams avait-il bien entendu ?

Le mourant venait de prononcer un nom, c'était celui de la sœur à laquelle le Tombeur avait jadis confié son enfant !

" Quel nom avez-vous dit ? " clama-t-il, en proie à une épouvantable anxiété. Et il avait saisi dans ses mains les mains du saltimbanque : il les serrait à les faire craquer.

Les lèvres de l'Hercule remuèrent ; un nom s'en échappa, en même temps que s'exhalait son dernier souffle.

Sir Williams s'était dressé de toute sa hauteur, les bras ballants, l'œil atone : " J'ai tué mon fils ! s'écria-t-il. J'ai tué mon fils !..."

Et, retombant sur le grabat, sir Williams resta là, étendu sur le corps de son enfant, son visage collé sur le visage inerte du cadavre, tandis que, dehors, mêlés aux exclamations emphatiques des pitres, les musiques foraines jetaient à la foule en quête de plaisir l'exubérante gaieté de leurs fanfares !...

MAXIME JULLET.

LES TROIS INSÉPARABLES



—C'est encore nous.

TOUT DE PREMIÈRE CLASSE

Le pharmacien. — Voici le meilleur remède contre la grippe.

Le client. — Merci ; je l'ai essayé, et il ne m'a rien fait.

Le pharmacien. — Alors, prenez celui-ci, qui est tout aussi bon.

TOUTES PRÉCAUTIONS PRISES

Lui (préparant un embaumement). — Alors, à minuit juste, vous viendrez sans bruit me rejoindre, près du coin là-bas. Je n'aurai pas de voiture, vu qu'il nous faut économiser.

Elle. — Oh ! papa m'a promis qu'il payerait la voiture.